

Laugel (Anselme), Spindler (Charles), *Costumes et coutumes d'Alsace*. Suivi de *Réflexion sur le costume alsacien* (1937) par Charles Spindler

Présentation de Barbara Gatineau, réédition Ed. Place Stanislas, Nancy, 365 p., 2008

François Igersheim

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/494>

DOI : 10.4000/alsace.494

ISSN : 2260-2941

**Éditeur**

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 octobre 2009

Pagination : 533-537

ISSN : 0181-0448

**Référence électronique**

François Igersheim, « Laugel (Anselme), Spindler (Charles), *Costumes et coutumes d'Alsace*. Suivi de *Réflexion sur le costume alsacien* (1937) par Charles Spindler », *Revue d'Alsace* [En ligne], 135 | 2009, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/494> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.494>

---

détaillées. Mais cette remarque n'enlève rien à l'intérêt d'un ouvrage qui se révèle à la lecture aussi beau qu'utile.

Anne-Doris Meyer

LAUGEL (Anselme), SPINDLER (Charles), *Costumes et coutumes d'Alsace*. Suivi de *Réflexion sur le costume alsacien* (1937) par Charles Spindler. Présentation de Barbara Gatineau, réédition Ed. Place Stanislas, Nancy, 2008, 365 p.

Voici donc la troisième grande édition française de *Costumes et coutumes d'Alsace* paru en 1902, en deux éditions – l'édition française, l'édition allemande « *Trachten und Sitten im Elsass* » – réédité en 1975 par Georges Klein en 1975, avec une notice de Marguerite Doerflinger ; cette réédition comprenait déjà le texte « *Reflexions sur le costume alsacien* » de Charles Spindler, qui date de 1937, soit d'un an avant sa mort (mars 1938). Indiquons de suite la grande différence que présente l'édition de 2008 : contrairement aux deux premières, l'originale et celle de Klein, elle intègre les reproductions dans le texte de Laugel, alors qu'en 1902 comme en 1975, les planches étaient ajoutées au texte, où étaient placées les gravures et les photographies. On s'attachera évidemment ici à l'introduction de Barbara Gatineau, qui contrairement à Georges Klein, fait ses essais dans le domaine des Arts et Traditions populaires d'Alsace. Rendons hommage à un travail important. Sans doute quelques lacunes bibliographiques font qu'elle ne rend pas assez compte de ce vaste mouvement de retour à la « *Heimat* » et à un passé rural « authentique » qui caractérise l'Alsace de ces deux décennies décisives. Ne pas citer l'édition allemande de *Costumes et Coutumes, Trachten und Sitten* est significatif. Par contre, Barbara Gatineau a tenté et globalement réussi à décrire la genèse et faire l'analyse critique de *Costumes et Coutumes*.

Mais elle est aussi l'éditrice de cet ouvrage. Passons en revue quelques questions qui se sont posées à nous à l'examen de ce travail. Il est quand même surprenant qu'un ouvrage de cette importance ne comporte pas de tables, à l'exception d'un sommaire « Sommaire ». Une table des illustrations, à tout le moins une table des planches, se serait imposée de toute évidence. On restera sur notre faim. Barbara Gatineau nous avertit bien qu'elle a tenté d'enrichir par des illustrations, planches et photos, le texte de « *Costumes et Coutumes* » de 1902 qui ne comportait pas d'illustrations pour la partie « Vosges » et « Rhin ». Soit ! Georges Klein n'avait pas publié les photos de l'édition originale de 1902 dans sa réédition. Admettons donc que Barbara Gatineau se soit trouvée devant l'obligation, pour des raisons techniques de répartir les planches dans tout le volume. Mais alors quel est le critère qui a présidé au beau désordre qu'apparemment l'éditeur introduit dans l'ordonnancement des planches de 1902 respecté dans l'édition de 1975 ? Prenons quelques exemples. La jeune mariée de Mientesheim, planche 30 de l'édition de 1902, est mise en p. 4 de l'édition de 2008, la jeune fille de Seebach, planche 4, en p. 329. Les jeunes filles et enfants de Hoffen, planche 5, en p. 66, les enfants de Hunspach (pl. 6) en p. 314, la très belle demoiselle d'honneur de Hunspach (planche 7) en p. 145, la vieille femme de Hunspach (planche 9) en p. 351, la jeune fille de Steinseltz (planche 10) en p. 59, la

jeune fille de Riedseltz (planche 11) en p. 109, la jeune fille de Riedseltz endimanchée (planche 12) en p. 320, etc, etc. Nous faisons grâce au lecteur de la totalité du tableau des planches et des correspondances que nous pourrions publier à la suite de ce compte-rendu, même s'il s'avérerait fort utile : c'était à l'éditeur de l'inclure, étant donné son importance. Par contre, la décision de publier les commentaires de costumes, rédigés par Spindler, à coté des planches, s'avère heureuse : elles faisaient partie des tables de planches, en fin de texte, dans les deux éditions précédentes. Nous ne nous attarderons pas sur la fidélité des couleurs par rapport aux originaux de 1902 ou à l'édition de 1975. On se reportera à la *Revue Alsacienne illustrée* de 1911 pour y admirer la splendeur de la marqueterie sur papier intitulée « Alsacienne », qui nous paraît un peu pâle dans la présente édition (p. 6). Une table des photos se serait avérée utile également. Barbara Gatineau nous avertit que les ajouts de photos sont marqués d'astérisques. On peut discuter de l'abondance de photos des environs de Boersch et Saint-Léonard dans la partie « Vosges » et « Rhin » même si nous y trouvons notre plaisir. Nous avons été choqués de la disparition des photos des p. 156 et 157 ainsi que 164 et 165 de l'édition originale, mais nous les retrouvons p. 211, avec un commentaire fort heureux en particulier sur la beauté des photos. Gatineau nous informe que ces photos sont issues d'une collection de cartes postales – datant donc d'après 1880 – publiées par la maison Varady de Bâle, dont le père a procédé à une série de photographies en Alsace vers 1860. Voilà qui aurait mérité un examen plus approfondi. On ne nous dit pas quand Spindler a acheté ces photos. Par contre, si la date de prise de vue est exacte, nous sommes là devant un argument de plus pour la thèse de la « réinvention d'une tradition » par les « folkloristes » du groupe de Saint-Léonard, de la Société historique et littéraire du Club Vosgien, du groupe de la *Trachtenfest* de 1895 à l'exposition industrielle de 1895. Elles viennent s'ajouter aux collections d'aquarelles, de dessins d'Emich, de Schuler, de Henner, que cite et reproduit Gatineau. Et n'aurait-il pas été nécessaire, de citer d'autres photographes d'avant 1870 – par exemple Braun – qui avaient laissé des collections non négligeables de sujets en costume ?

Venons en au fond de l'introduction que nous propose Gatineau. Elle a bien raison de reconnaître, prudemment, la faiblesse du texte de Laugel. Laugel a joué un rôle capital dans la conservation du patrimoine et en général dans la promotion des arts en Alsace à cette époque, nous l'avons montré ailleurs, mais ce n'était pas un « folkloriste » et son texte est tout à fait insuffisant à cet égard. Aucune des grandes revues « folkloristes », pas plus les allemandes (*Zeitschrift des Vereins für Volkskunde*) que les françaises (*Revue des traditions populaires*) ne signalent la parution de « *Costumes et Coutumes* ».

Si *Costumes et Coutumes* est une « Bible » et on peut discuter ce titre, ce n'est pas pour le texte de Laugel (p. 37) mais pour les planches de Spindler. Par contre, l'introduction nous semble passer à coté d'un point essentiel, qui n'avait pourtant pas échappé à Spindler. Dans ses « *Réflexions* », il évoque l'importance du livre *Costumes et Coutumes*, mais reconnaît que plus qu'un traité « de folklore alsacien », c'est un manifeste culturel et politique qui a échappé à leurs auteurs.

Mais Spindler lui-même a participé, dès les origines, à la construction de ce costume alsacien mythique inspiré du costume des environs de Strasbourg. Car l'entrée de Spindler dans le champ des études folkloriques date des « *Elsässische Bilderbogen / Images alsaciennes* », qu'il grave, imprime et publie avec Sattler dès les années 1892-1893. Dès l'édition 1893-1894, il publie une planche avec 6 gravures retraçant l'évolution du « *Schlupf, die sogenannte Kopftracht der Elsässischen Landmädchen* », « Le fameux nœud alsacien, commente-t-il alors, n'apparaît guère dans nos environs que vers la fin du siècle dernier. Au début, c'est une simple coiffe généralement en brocart, terminée par deux brides fixées sous le chignon et ramenées vers le haut de la tête pour y former un nœud de dimensions restreintes. Nous figurons cette coiffe sous le n° 1. Elle est encore portée dans quelques villages notamment de la montagne. Petit à petit le modeste flot de rubans augmente de volume, il s'enfle insensiblement au cours du premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, pour prendre enfin dans les années trente ou quarante, l'envergure d'un gigantesque papillon de taffetas. On peut se rendre compte de cette évolution en observant les différentes formes de nœuds portées encore dans les diverses contrées de l'Alsace et du pays de Bade. Le papillon badois est en général moins ample, plus rigide et n'a pas cette retombée élégante et tout particulièrement seyante qui encadre si bien le visage de nos paysannes. (V. Seyboth. *Strasbourg historique et pittoresque*, P. 241) ». Si Spindler cite Seyboth, c'est que son texte suit très fidèlement celui de Seyboth, qui consacre près de 20 pages à l'évolution du costume des Strasbourgeoises. Il signale d'ailleurs que les Strasbourgeoises, agissant dans l'émotion des événements politiques n'avaient pas attendu l'édit de Saint-Just pour « quitter leurs modes allemandes et montrer que leurs cœurs étaient français ». Vingt jours avant, elles avaient fait le sacrifice de leurs « coiffures », il est vrai serties d'or et d'argent.

*L'Elsässischer Bilderbogen* de 1894-1895 porte en vignette une Alsacienne en *Schlupfkapp* qui pourrait bien être son modèle de jeune fille des environs de Brumath de la planche la plus célèbre des *Costumes et coutumes* (Planche 39, p. 195 de l'édition de 2008). Ce n'est que dans les *Bilderbogen* ultérieurs qu'il s'intéresse aux autres types de costumes. Ainsi ceux d'Oberseebach, ou de Hunsbach. Gatineau publie une planche des *Bilderbogen* non datée.

En 1937, il revient sur la question : « quelle est la cause de cette la vogue extraordinaire du « nœud » ? A mon avis, poursuit-il ne faut pas en chercher d'autre que la coquetterie féminine ». Voilà une affirmation qui contraste avec le constat qu'il fait en introduction : « le nœud, cette partie si caractéristique du costume alsacien, et qui en est devenu une sorte de symbole. Il s'est introduit et imposé chez nous la poussée des événements politiques ».

En 1903, précisément, le jeune Otto Lauffer alors à Francfort sur le Main qui sera le titulaire de la première chaire d'ethnologie créée dans une université allemande, en 1920 à Hambourg, écrivait dans la *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde* :

« L'on peut dire de tous les monuments de l'art populaire que l'on ne s'attache pas assez à l'étude de leurs évolutions historiques, et cela est particulièrement vrai du

costume. Non pas parce que cela serait plus nécessaire pour lui que pour les autres monuments, mais parce que c'est ce qui fait aujourd'hui encore le plus défaut dans les études du costume. Malheureusement, les quelques auteurs qui s'attachent à ce domaine ne se pénètrent que très peu souvent que dans le costume paysan ils n'ont rien d'autre qu'une forme dérivée de la mode générale. L'analyse d'un costume local n'a guère d'intérêt scientifique si elle se borne à sa reproduction et à sa description, sans tenter de retrouver les modèles de référence (*Vorbilder*) historiques et découvrir les influences extérieures qui se sont exercées sur les costumes populaires de telle ou telle région. Tissu, coupe et couleur du costume doivent être analysées et rapportées à leurs prototypes historiques. Ici aussi, le typique (*Typus*) doit être mis en relief et distingué des apports individuels. Ces derniers ne sont que marginaux pour la recherche scientifique sur les costumes populaires. Dans le type, la couleur, par exemple, sert à distinguer la classe sociale et les fonctions, les femmes et les jeunes filles, les jours de fêtes et les jours de deuil. Les gens se prêtent par habitude à ces conventions. Par contre l'usage de la couleur pour des fins de distinction (*Schmuck*) décorative, relève en partie du goût personnel et en partie de formes typiques dont l'analyse relève de l'art paysan. Si l'on voulait s'obliger à analyser selon ces catégories les types de costumes et de *Schmuck*, la recherche scientifique sur le costume paysan ferait un progrès considérable ».

Ainsi, Lauffer s'en tient à une définition stricte du costume populaire, que l'on classe en « types » généraux, mais sans exclure « le goût personnel », ce que Spindler appelle « la coquetterie féminine ».

Pourtant, tout au long de sa carrière, Spindler a relevé les traces de cette « coquetterie féminine » ! Dès 1893, il observe la généralisation de la coiffé comme signe identitaire de l'Alsacienne. Puis avec sa remarque bougonne de 1937, sur « les événements politiques » qui ont généré cette vogue. Nous avons insisté ailleurs sur le choix autonome qu'a constitué cette « généralisation » de la part de milliers d'Alsaciennes, y compris la propre femme et sa petite fille en novembre 1918, puis à nouveau en 1944 et 1945. (Voir ici notre CR sur « *L'Alsace pendant la guerre* »). Mais la mode ne procède-t-elle pas selon les mêmes mécanismes, modèles préexistants, choix personnels imités et répandus ? Elle ne doit pas grand chose ni à un comité de réception, qui voulait les canaliser et encore moins à Hansi, comme l'écrit un peu légèrement Gatineau p. 37.

De ce point de vue encore, *Costumes et Coutumes d'Alsace* est devenu un manifeste politique et culturel, qui agit encore de nos jours. Voilà pourquoi, l'on peut saluer sa publication.

Note sur la maison Varady. Adam Varady est un photographe d'origine hongroise établi à Bâle après 1850. Il a fait de nombreuses photos de genre, du type de celles publiées par *Costumes et Coutumes* en 1902, en Alsace, Bade, Suisse du Nord-Ouest. Sa production sur les effets du bombardement de Strasbourg et l'entrée des troupes allemandes est abondante et représente probablement la part la plus connue de son oeuvre. Mais, là, il s'agit évidemment de photos format cabinet ou cartes de visite,

les cartes postales proprement dites ne datant que de 1873 et les cartes postales photographiques seulement des années 1880. L'atelier de Varady était situé à Bâle, près du Spalendor. Ses fils ont repris l'entreprise paternelle et probablement publié des séries de cartes postales, comme l'ont fait nombre d'autres photographes de l'époque, exploitant leurs fonds. Charles Spindler aurait pu en acheter dans les débuts de sa carrière de peintre. (D'après des informations de M. François Petry).

François Igersheim

KEMPF (Christian) et LOETSCHER (Michel), *Une Alsace 1900. Photographies Charles Spindler*, Editions Place Stanislas, Nancy, 2009, 222 p.

La rafale des publications d'oeuvres de Charles Spindler le rappelle à la mémoire des Alsaciens dont il a tant contribué à former l'image : il est décédé le 3 mars 1938. Le livre somptueux que nous présentent Christian Kempf et Michel Loetscher nous révèle un grand photographe alsacien. On savait que Spindler photographiait souvent des modèles et scènes à qui il allait donner la couleur pour son *Costumes et Coutumes d'Alsace* : la photographie des petites filles de Mietesheim publiée sur la couverture en témoigne assez. Christian Kempf nous commente l'art du photographe attaché prioritairement à la photographie « ethnographique ». Ce faisant, il évoque ce que Spindler doit à ses prédécesseurs, en particulier à Hart ou à Varady, dont il a été fait état dans la présente *Revue* (CR sur « *Costumes et Coutumes d'Alsace* »). Il établit les relations qu'établit Spindler avec Jules Manias qui lui a installé une presse à Saint-Léonard, avec laquelle il tire nombre de planches des « *Elsässische Bilderbogen/ Images Alsaciennes* ». Loetscher quant à lui fait une étude fort approfondie du travail « ethnographique de Spindler ». Peut-être aurait-on gagné à mieux coordonner les textes de Loetscher et l'introduction de Barbara Gatineau à *Costumes et Coutumes d'Alsace*. Mais ne boudons pas notre plaisir. Nous sommes en présence d'un magnifique album. La petite bohémienne de la p. 83, où le *Spitzbub* rigolard devant l'autel de la Fête Dieu de Boersch (p. 86) nous rappelle inévitablement la puissance de la photographie, qui fixe la vie pour toujours.

Frédéric Kurtz

DE LANNOY (Isabelle), *J.-J. Henner, Catalogue raisonné* (Volume 1, 400 pages, Volume 2, 382 pages), 2008

Né à Bernwiller, dans le Sundgau, le 5 mars 1829, Jean-Jacques Henner est le sixième et dernier enfant d'une famille paysanne. Elève au collège d'Altkirch de 1841 à 1843, Charles Goutzwiller lui donne ses premières leçons de dessin. De 1844 à 1846, il fréquente l'atelier de Gabriel Guérin à Strasbourg (son premier portrait daté est de cette époque). Après le décès de Guérin en 1846, il part à Paris et rejoint l'atelier de Michel Martin Drolling puis de François-Edouard Picot. Une subvention du Conseil général du Haut-Rhin lui permet de poursuivre ses études à Paris où il est admis à l'École des Beaux-Arts. Cette subvention sera renouvelée jusqu'en 1854. Henner alterne ses séjours en Alsace où il se fait connaître par ses portraits et scènes religieuses, avec Paris où il tente le Grand Prix de Rome de peinture.